

Greuze : huit reproductions fac-simile en couleurs

I Greuze : huit reproductions fac-simile en couleurs. 1909.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

No. 8.

LES PEINTRES ILLUSTRES

1^{re} 95

GREUZE



Institut National d'Histoire de l'Art



090101766424

ARTISTIC-BIBLIOTHÈQUE en COULEURS

PIERRE LAFITTE & C^{ie} EDITEURS

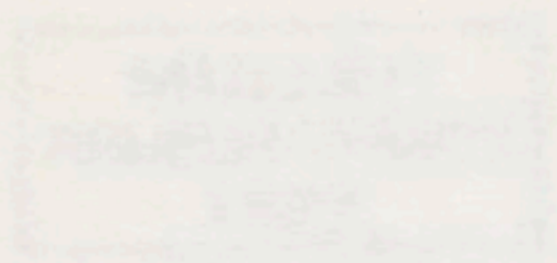




MULLER
RELIEUR - NANCY
1997



MULLER
RELIEUR - NANCY
1987



LES PEINTRES
ILLUSTRES

GREUZE

(1725-1805)

LES PEINTRES
ILLUSTRES

120

GREUZE

(1725-1805)

POUR PARAÎTRE LE 1^{ER} DE CHAQUE MOIS :

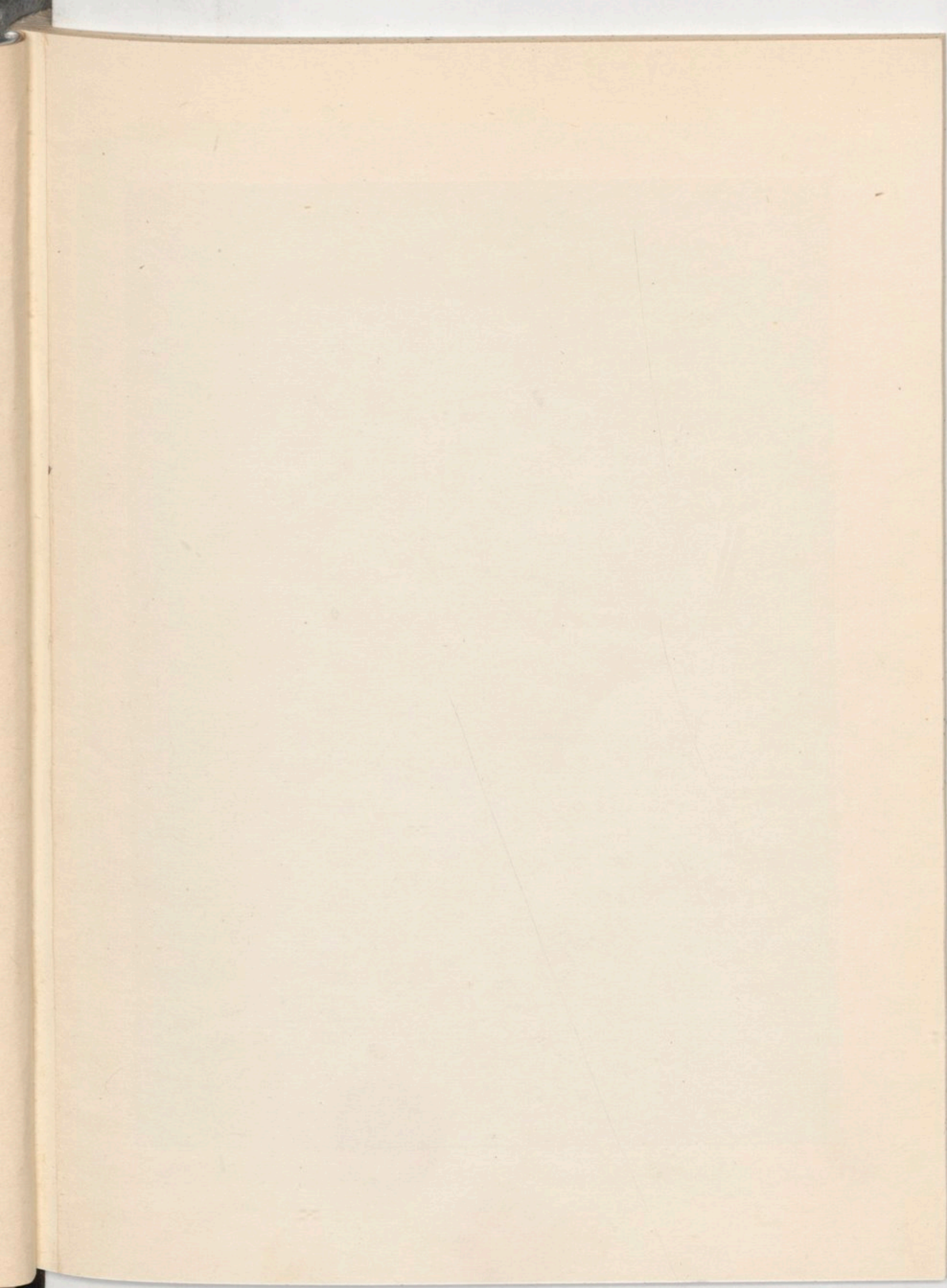
FRANZ HALS.	FRA ANGELICO.
GAINSBOROUGH.	WATTEAU.
LEONARD DE VINCI.	MILLET.
BOTTICELLI.	MURILLO.
VAN DYCK.	INGRES.
RUBENS.	DELACROIX.
HOLBEIN.	LE TITIEN.
LE TINTORET.	COROT.

DÉJA PARUS :

VIGÉE LE BRUN.	REMBRANDT.
REYNOLDS.	CHARDIN.
VELAZQUEZ.	FRAGONARD.
RAPHAEL.	

PLANCHE I.—L'ACCORDÉE DU VILLAGE

Ce tableau intitulé primitivement *Un Pere remettant la dot de sa fille*, qui est la meilleure peinture de genre de l'artiste, fut exposé au Salon de 1761 ; la scène est d'un arrangement heureux, la figure de la fiancée est une délicieuse chose.





12 d 6 (8)

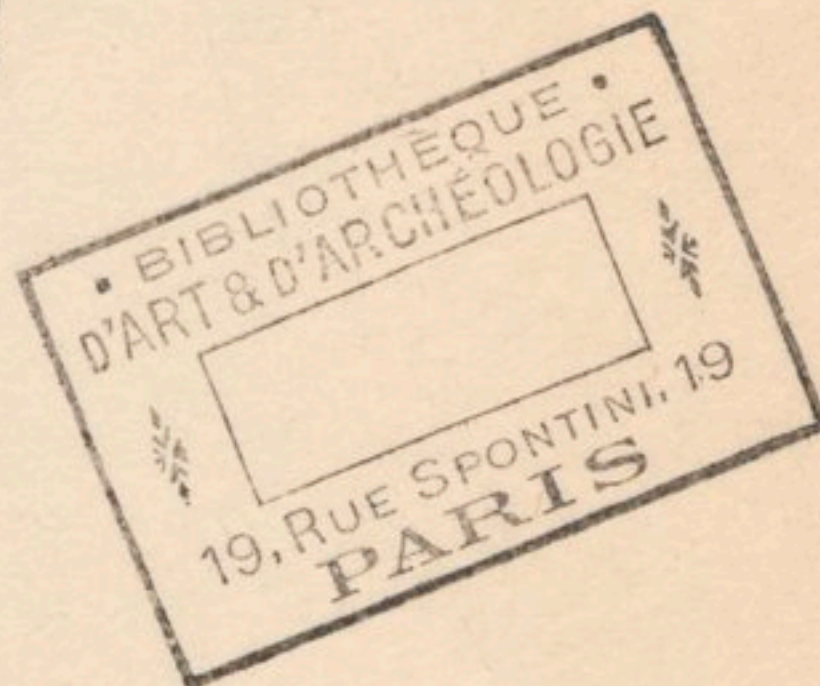
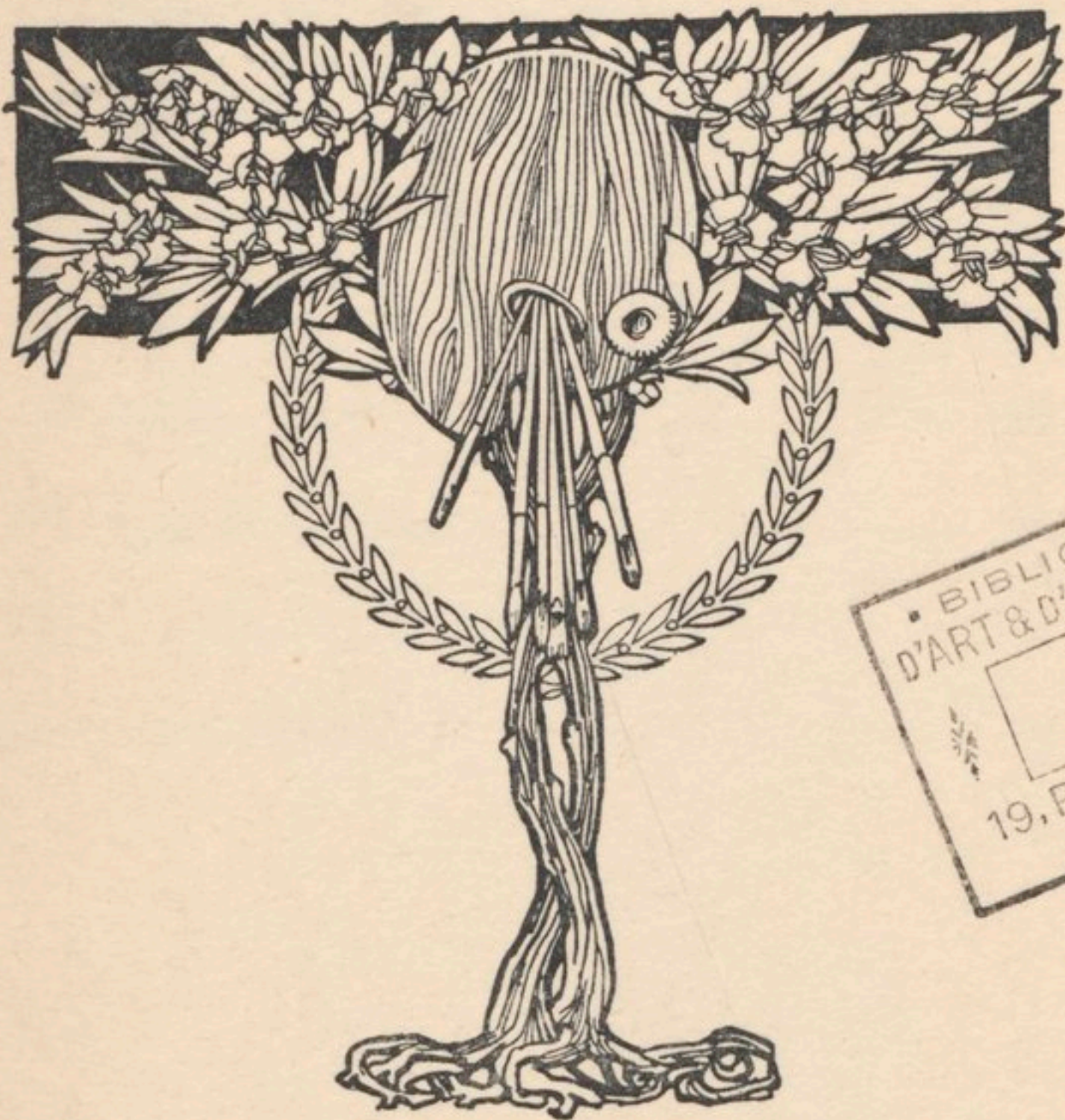
120

LES PEINTRES ILLUSTRES

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE
M. HENRI ROUJON,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

GREUZE

HUIT REPRODUCTIONS FAC-
SIMILE EN COULEURS



PIERRE LAFITTE ET C^{IE}
— EDITEURS —

90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS

LISTE DES ILLUSTRATIONS

Planche

I. L'Accordée du Village . . .	Frontispice
II. L'Innocence tenant Deux Pigeons .	16
III. La Malédiction Paternelle . . .	24
IV. Portrait d'homme	32
V. L'Oiseau Mort	48
VI. Les deux Sœurs	56
VII. La Cruche Cassée	64
VIII. La Laitière	72



GREUZE

IL est peu d'artistes dont l'œuvre soit aussi évocatrice d'une originalité bien spéciale.

Quand on dit "un Greuze," on voit de suite une toile de coloration fraîche et séduisante, des têtes de jeunesse et de charme, une peau douce, des regards clairs,

voluptueux parfois comme en certaines études de bacchantes, des chevelures blondes, des lèvres purpurines, surtout maintenant que nous admirons plus le peintre que l'inventeur de ces romances sentimentales popularisées par la gravure. Le métier de l'artiste nous enthousiasme, mais nous ne ressentons plus guère d'émotion à ses drames de famille ; cette sentimentalité, enclose dans des titres légendaires, nous laisse indifférents. Le morceau, d'exécution souple et séduisante, nous occupe plus que l'anecdote.

Jean Baptiste Greuze naquit le 20 août 1725 à Tournus, petite ville située près de Mâcon.

Voici l'acte de naissance : Jean, fils légitime du sieur Jean-Louis Greuze, maître-couvreur demeurant audit Tournus, et de Claudine Roch, sa femme, est

GREUZE

II

né le vingt et unième août mil sept cent vingt cinq, a été baptisé le même jour par moi, vicaire soussigné ; le parrain a été le sieur Jean Bezaud, aussi maître-couvreur et la demoiselle Antoinette Auberut, femme d'Hugues Brulé, boulanger en la dite paroisse ; tous lesquels se sont soussignés, excepté ledit parrain qui ne le sait, de cet enquis. Signé : J. L. Greuze, Antoinette Auberut et Gornot, vicaire (*acte de naissance de Greuze, communiqué par Mr. le maire de Tournus*).

Son père était un maître-couvreur, sa marraine une boulangère. Sa famille comptait en faire un architecte, mais, dès ses premières années, sa vocation se révéla ; on eut beau le punir, lui confisquer ses crayons, il passait tout son temps à dessiner, et il triompha de la volonté paternelle un jour qu'il apporta comme

cadeau d'anniversaire un plumier orné de la tête de Saint Jacques copiée par lui avec une telle perfection que cela semblait une gravure ; il l'avait faite dans sa chambre tandis qu'on le croyait endormi.

Le couvreur, alors, décida d'envoyer son fils à Lyon "pour apprendre les affaires" dans l'atelier du peintre Grandon, le père de la femme de Grétry. L'expression est étrange, mais elle s'applique fort justement au métier de cet homme qui dirigeait une véritable usine de tableaux, les faisant copier et recopier, arranger, adapter avec une facilité déplorable dont ses élèves se souvinrent plus tard, malheureusement pour eux. Greuze y apprit néanmoins des notions de dessin, l'usage des couleurs, peut-être même un peu de cette habileté que l'on pourra critiquer plus tard dans certaines parties de ses œuvres.

Quand il atteignit sa vingtième année, Jean-Baptiste se sentit attiré par Paris ; il y arriva avec un mince bagage, y vécut des premiers temps difficiles, partageant ses journées entre des études à l'Académie et des besognes de peinture comme celles qu'il faisait à Lyon.

Enfin ses travaux attirèrent l'attention de deux artistes renommés qui allaient devenir ses amis, Sylvestre, et Pigalle, le sculpteur du roi.

Grâce à leur protection il était admis en 1755 à exposer *Un père qui lit la Bible à ses enfants*, son premier succès. La scène est bien disposée et très naturelle ; dans la salle commune, aux poutres du plafond apparentes, le personnage principal est assis à une table autour de laquelle sont groupés ses six garçons et filles ; une de ses mains ridées et calleuses est posée sur

la Bible ouverte devant lui, l'autre tient les lunettes qu'il a retirées au moment d'expliquer un passage du livre saint ; les enfants écoutent attentivement dans des attitudes diverses, la maman s'arrête de filer pour recommander aux bébés assis par terre de ne pas taquiner le chien.

Il y a déjà dans cette toile les qualités de vérité anecdotique qui caractériseront Greuze, mais, pour comprendre le succès soudainement obtenu, il faut se reporter à l'époque même.

Un revirement, avant-coureur de la Révolution, commençait de se produire, après les voluptés, les fards et les poudres, toute la mascarade artificielle d'une société élégante et corrompue ; des écrivains, des philosophes affirmaient que l'homme, né avec de bons sentiments, n'était perdu que par la mauvaise organisation de la société.

PLANCHE II.—L'INNOCENCE TENANT DEUX PIGEONS

(Collection Wallace)

Cette œuvre qui fait partie de la collection Wallace à Londres prouve tout le charme innocent et voluptueux à la fois que Greuze savait mettre dans les visages de jeunes filles. Le coloris est d'une tendresse exquise.



Après un luxe malsain on prêchait la simplicité, ce dont Voltaire se moquait, prétendant que "les gens de cour étaient affolés du désir de marcher à quatre pattes pour imiter d'aussi près que possible leurs vertueux ancêtres des fôrêts." Diderot, grand apôtre des nouvelles doctrines, les voulait appliquer au domaine de l'art : "Rendre la vertu charmante et le vice odieux, déclarait-il, doit être l'objet de tout honnête homme qui manie une plume, un pinceau ou un ébauchoir."

Jean-Baptiste Greuze, d'une intelligence vive et d'une volonté ambitieuse, saisit l'occasion d'attirer l'attention sur lui, et s'appliqua à satisfaire cette "débauche de morale" comme on disait alors ; son tableau arrivait au moment psychologique, pour charmer un public lassé des pastorales et des amourettes.

Il sut exploiter cette nouvelle esthétique comme en témoigne sa lettre à *Messieurs les Curés de France* : "Messieurs, il va paroître une estampe qui a pour titre : *la Veuve et Son Curé* ; ce sujet est une suite des divers caractères de la vie que j'ai déjà traités. Elle représente un curé qui va aider une veuve et les enfants de ses conseils et leur donner des leçons de vertu.

"La scène est à la campagne ; dans un salon simplement décoré ; cette mère, encore dans l'âge de plaire, est en déshabillé du matin et entourée de ses enfans ; le curé vient d'entrer ; on lui a offert le siège le plus distingué, il s'assied, et un grand chien est à côté de lui ; alors il s'adresse avec dignité et bonté à la fille aînée qui, d'un air aussi respectueux qu'embarrassé, la main droite sur la poitrine, s'excuse ingénument des reproches qu'il lui

fait ; la mère sourit avec un regard doux et modeste, et tourne ses yeux vers le curé ; les deux mains ouvertes de la mère expriment son admiration et sa reconnaissance.

“ Le plus jeune garçon, caché derrière sa sœur, et appuyé sur sa chaise, tremble de peur d'être aperçu ; son regard malin lui donne l'air de méditer sa retraite ; la sœur cadette est derrière sa mère et est appuyée sur le dossier de son fauteuil ; elle observe avec plaisir la peine dont sa sœur est pénétrée ; cette jouissance maligne suppose des préférences données à la sœur aînée sur la cadette, préférences qui, à tous les âges de la vie, blessent les âmes délicates et gettent les premières traces de l'indifférence dans les cœurs faits par la nature pour s'aimer.

“ Appuyé près de sa mère, et sur une petite chaise, est l'enfant gâté, le fils aîné ;

il n'a point de motif de jalousie contre sa sœur ; il l'aime, il ne la voit pas gronder de sang-froid, et il porte sur le curé des regards indociles qui annoncent tout à la fois et son attachement pour sa sœur et la contrariété qu'il éprouve de la leçon qu'elle reçoit.

“ C'est à vous, conservateurs de la religion et des mœurs, pères spirituels de tous les ordres de citoyens ! C'est à vous que je dois l'idée de ce tableau ; daignez en agréer la dédicace avec l'hommage de mon respect.

“ J'ai l'honneur d'être, . . . ”

Le succès de Greuze fut complet pendant toute la durée de cette exposition de 1755, il n'y eut que des admirateurs enthousiastes. “ Quel est ce merveilleux peintre qui s'appelle Greuze ? ” entendait-on dire de toutes parts ; l'artiste acclamé est reçu membre de l'Académie, vend

son tableau très cher à M. de la Live de Jully, se fait des amitiés précieuses, a des relations influentes, on lui offre un atelier.

“ Versailles, le 28 Novembre, 1756.

“ J'apprends, Monsieur, avec bien du plaisir, que le Sieur de Greuze s'applique entièrement à cultiver ses talents pour la peinture ; et j'ay vu à Paris des tableaux qu'il a envoyés de Rome et dont j'ay été si content que, sachant que ses facultés du côté de la fortune sont extrêmement bornées, j'ay résolu de lui procurer les occasions de se soutenir par son travail et par ce moyen de se perfectionner dans son art. Voyez, je vous prie, à détacher du logement qu'occupait à l'académie feu M^{me} de Wleugelles, une chambre qu'il pût habiter et dans laquelle il eût le jour nécessaire à son travail, et donnez-la luy :

il épargnera son loyer, dont la dépense, quelque mince qu'elle puisse être, sera un petit soulagement pour luy. Vous trouverez icy inclus, coupé en ovale, une mesure que vous aurez agréable de lui remettre, afin qu'il fasse deux tableaux de la même grandeur que cet ovale. Je luy laisse la liberté de son génie pour choisir le sujet qu'il voudra. Ces deux tableaux sont destinés à être placés dans l'appartement de M^{me} de Pompadour au château de Versailles. Exhorte-le à y donner toute son application. Ils seront veus de toute la cour, et il pourroit en naistre de gros avantages pour luy s'ils sont trouvés bons. Recommandez-luy aussy ces deux tableaux et assurez-le que je saisirai avec plaisir les occasions de son avancement lorsqu'elles se présenteront.

“Le marquis de Marigny.”

PLANCHE III.—LA MALÉDICTION PATERNELLE

(Musée du Louvre)

Ce tableau, qui est au Louvre, est d'un mélodramatique un peu exagéré par les gestes trop violents et nombreux ; la figure de la mère est cependant d'une émotion très réelle.



L'abbé Gougenot fut reçu par l'Académie associé honoraire le 10 Janvier 1756, alors qu'il était encore en Italie; on voulait ainsi le remercier de s'être chargé "de conduire en Italie M. Greuze dont les talents, aujourd'hui si connus ne faisaient qu'éclorre et venaient de lui mériter le titre d'agréé." Congé au sieur Greuze pour voyager en Italie.

24 Septembre, 1755.

"Nous, marquis de Marigny . . . permettons au sieur Greuze, peintre du Roi et membre de son Académie royale de peinture et de sculpture, de voyager en Italie pour y acquérir de nouvelles connaissances et se perfectionner encore davantage dans l'art de la peinture d'après les ouvrages qu'il sera à portée d'y voir. En foi de quoi. . . ."

Il séjourna là-bas deux années, mit des

titres italiens à certaines de ses toiles, mais ne subit aucunement l'influence des grands maîtres.

En 1757 il revenait à Paris où il devait trouver d'abord tant de triomphes, ensuite tant de déceptions. Pendant son séjour à Rome, il avait reçu des commandes comme le prouve une lettre du marquis de Marigny adressée à Natoire, directeur de l'Académie.

La célèbre *Accordée du Village* parut à l'exposition de 1761.

Il avait d'abord désigné l'œuvre ainsi : *Un Père remettant la dot de sa fille*, c'était moins poétique, mais plus précis ; dans une salle de ferme, une douzaine de personnages ; tournant le dos au tabellion qui a rédigé le contrat, le vieux père accompagne de recommandations et de conseils le sac d'argent qu'il remet entre les mains

de son futur gendre; celui-ci l'écoute respectueusement; à son bras s'appuie sa fiancée, timide et heureuse. La mère a pris une des mains de sa fille, une jeune soeur se penche sur son épaule, des enfants jouent, des poules picorent. La composition est charmante, d'une émotion discrète, d'un sentimentalisme tout nouveau, le visage de l'accordée annonce les succès futurs de Greuze, et mérite les éloges de Théophile Gautier: "Il est impossible de trouver quelque chose de plus jeune, de plus frais, de plus innocent, de plus coquettement virginal (si les deux mots peuvent s'accoupler), que cette tête."

Le tableau vendu 9.000 livres fut en 1782 acheté 16.650 livres pour le cabinet du roi.

La Malédiction paternelle et *le Fils puni*, deux pendants qui sont au Louvre, continuèrent la renommée du peintre.

Nous y trouverions volontiers un arrangement un peu théâtral, une mise en scène trop soigneusement disposée, une figuration factice ; on les connaît : dans le premier, le fils débauché s'arrache à l'étreinte douloureuse de sa mère et de son jeune frère pour suivre le sergent recruteur qui l'attend à la porte ; le père retenu par la maladie dans son fauteuil, allonge ses deux mains tremblantes en un geste menaçant de malédiction ; dans le second, c'est le châtiment : le fils repentant, guenilleux, revient, et trouve son père mort ; son bâton s'échappe de sa main, ses genoux plient, il est atterré, sa mère lui montre le corps d'un geste tragique : "Vois ce que tu as fait !" Les autres personnages expriment diversement leur douleur.

C'est là, plutôt que de la peinture, des arrangements sur un sujet donné, et cette

exagération des attitudes sera le côté facilement critiquable des tableaux de Greuze.

Diderot ne s'en aperçut pas, il célébrait ces œuvres qui prouvaient, disait-il, "autant de grandes qualités de cœur que de morale," et il s'écriait avec un lyrisme qui nous étonne un peu: "Beau! très beau! sublime! Courage, mon ami Greuze, continuez toujours à peindre de tels sujets, et quand la mort viendra, il n'y aura rien que vous ayez peint que nous ne puissions vous rappeler sans plaisir."

Dans la même série de tableaux sont le *Paralytique* ou la *Piété filiale*, le fruit d'une bonne éducation qui se trouve en Russie, à l'Hermitage, *La Bénédiction paternelle*, etc. . . .

A cette époque Greuze fit des têtes d'enfants où nous trouvons peut-être davantage aujourd'hui la preuve de son

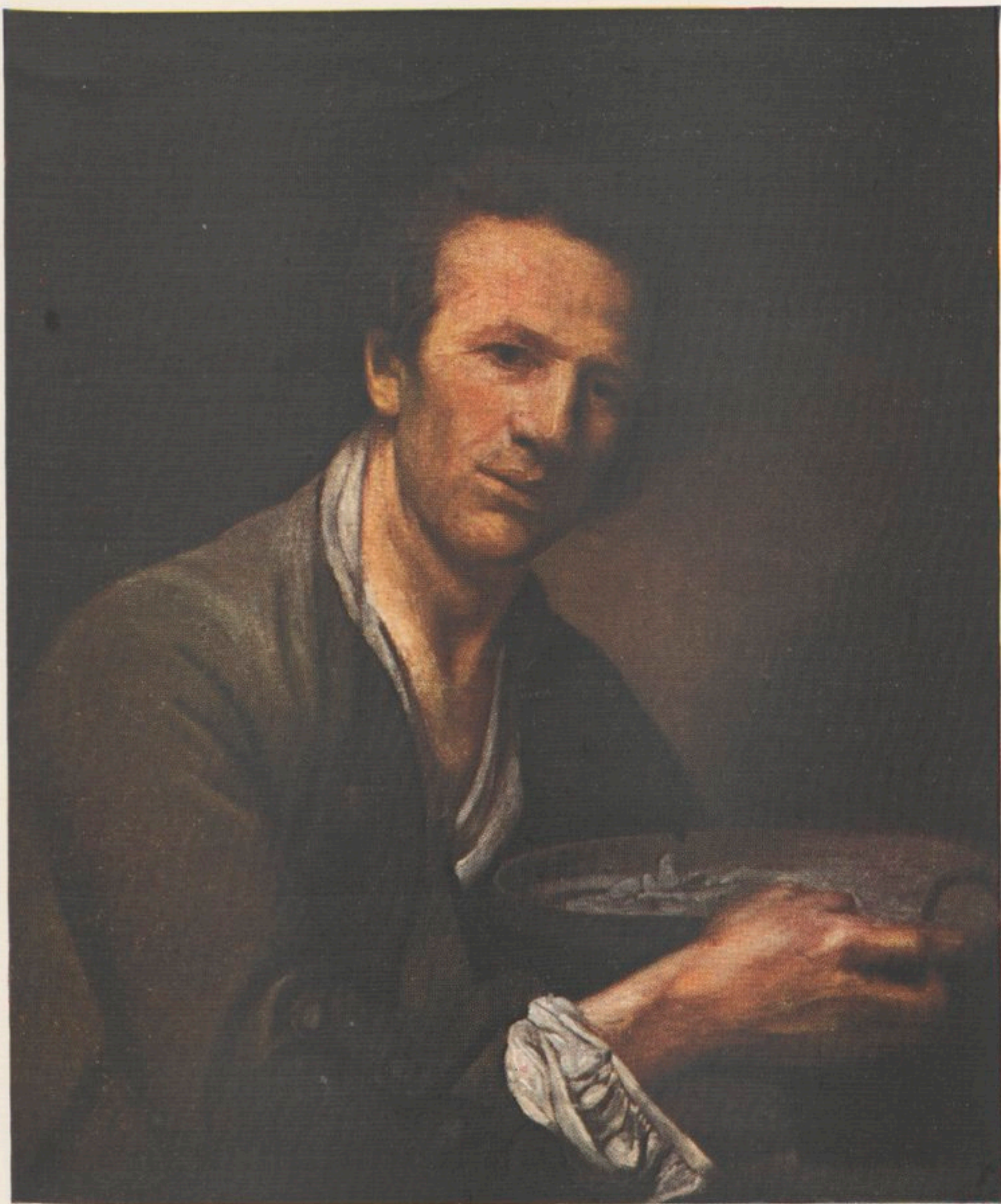
talent, simples morceaux de peinture qui en disent plus que des scènes composées.

Les Goncourt en parlent ainsi dans une page de leurs études si précieuses sur l'Art du XVIII^e siècle : " Le charme de Greuze, sa vocation, son originalité, sa force apparaît là, et ne se montre que là, dans ces têtes enfantines. Elles seules rachètent toutes les faiblesses, toutes les faussetés, et toutes les misères de couleur, si visibles dans les grands tableaux de Greuze, les blancs baveux, la gamme générale à la fois sourde et grise, le délayage des tons violet et gorge de pigeon, l'indécision des rouges, la saleté des bleus, la mollesse et le barbotage des fonds, l'épaisseur des ombres. Depuis que la mode a abandonné ces pages tant admirées, on dirait que la lumière les a quittées, c'est une peinture de porcelaine qui tourne au noir. Mais que l'on rouvre les

PLANCHE IV.—PORTRAIT D'HOMME

(Musée du Louvre)

Greuze a laissé beaucoup de portraits ; celui-ci, qui est au Louvre, est remarquable par l'harmonie générale et la vie intense du regard.



yeux sur une de ces petites têtes blondes qu'un rayon éveille, que le soleil caresse et frise, on sent que la main, la main inspirée d'un véritable peintre a passé sur ces joues fouettées par le pinceau du rouge de la santé, a bombé et lissé ce petit front où le jour vit, a mis dans cet œil au regard bleu, l'éclair et le ciel, jeté une caresse d'ombre sous le sourcil ébauché ; a fait de l'arc de la bouche pressée par les deux joues la moue d'un chérubin. Rien de plus frais, rien de plus vivement et plus légèrement touché : le ton est tendre et comme tout mouillé d'huile, l'empâtement fleurit la chair en l'effleurant, la physionomie naissante, les formes à peine dégagées semblent, sous le frottis qui badine avec elles, trembler comme les choses à l'aube. Une vie grasse anime toutes ces petites figures joufflues, qu'on croit avoir déjà vues animées

d'une vie solide dans les portraits de famille de Van Dyck. Peintre de l'enfance, Greuze est un maître lorsqu'il touche à la tête de la jeune fille. . . ."

Il est intéressant de connaître à ce propos la technique de son art, la voici dans une note adressée à Ducreux : "Finissez vos ouvrages tant que vous pourrez revenez y trente fois s'il le faut, vos fonds bien empastés tachez de faire au premier coup, et ne craignez jamais de revenir après, pourvu que ce soit en glacis ; n'empastez jamais vos dentelles ni vos gazes ; soyez piquant si vous ne pouvez pas être vrai, ne faites jamais vos têtes plus grosses que nature ni au dessous autant qu'il vous sera possible. Faites des études pour vous orner la mémoire ; surtout du paysage pour devenir harmonieux, n'entreprenez que ce que vous pourrez

faire dans votre essence et hatez vous lentement, tachez d'établir, s'il est possible, vos ombres et de les dégrader surtout pour les grandes masses et alors ne posez votre ton qu'après l'avoir comparé du fort au faible, vous serez toujours surs de faire tourner. Faites des études avant que de peindre en dessinant surtout."

En 1765, l'année de *La Malédiction paternelle*, il exposa *le Baiser envoyé* qui se trouve à Londres dans la collection du baron Alfred de Rothschild; c'est une jeune femme penchée à sa fenêtre parmi les fleurs, et envoyant un baiser à l'amoureux qui s'en va; le tableau s'appelle aussi *La Voluptueuse*, titre bien plus approprié que le premier. En regardant cette œuvre d'une grâce infinie, on s'aperçoit aisément que le peintre, présenté comme un moraliste, appartient quand même au XVIII^{ème} siècle, et il ne

dédaigne pas les sous-entendus, son pinceau est beaucoup plus voluptueux qu'on ne le croit, et Théophile Gautier a très judicieusement dit : "quand il peint une innocence, il a toujours soin d'entrouvrir la gaze et de laisser entrevoir une rondeur de gorge naissante ; la *Cruche cassée* est le modèle du genre, la tête a encore la candeur de l'enfance, mais le fichu est dérangé . . ." et la cruche est cassée ; Diderot lui-même ne put se défendre de faire une remarque semblable à propos de *La Jeune fille qui pleure son oiseau*.

Avec ce déshabillé qui n'est pas exempt d'un certain libertinage, Greuze remporte de grands succès ; dans son œuvre alors s'épanouissent *Les Rêves d'amour*, *Les Bacchantes*, *Désir*, *Flora*, *Volupté*, et, avec une allégorie facile, voici des jeunes filles pleurant sur des miroirs cassés, sur des

oiseaux morts, sur des bouquets flétris, etc., un badinage dont il ne faut pas trop chercher la signification.

Sa renommée s'accrut aussi à cause des portraits qu'il exécuta, bien que son observation parvînt rarement à pénétrer l'âme de ses modèles ; il en rendait seulement les apparences physiologiques, avec son habileté à peindre les chairs ; on a de lui des effigies de ses amis Sylvestre et Pigalle, et aussi du graveur Wille qui reproduisit son œuvre ; il fit encore le portrait du Dauphin, celui du peintre Jeanrat qui est au Louvre, mais son talent était plus à l'aise dans les portraits de femmes, comme celui de la marquise de Chauvelin.

Ceci nous amène à parler de la sensibilité de Greuze, de ses aventures de cœur ; sa première passion fut, alors qu'il habitait

Lyon, pour la femme de son maître Grandon, idylle d'enfance inavouée et qui fut découverte par une fille du peintre surprenant l'élève couvrant de baisers une chaussure trouvée sous la table. Plus tard, quand il va en Italie avec l'abbé Gougenot, il réédite Roméo et Juliette ; les Goncourt, se servant du témoignage de Mme de Valori, racontent ainsi l'aventure : "Greuze avait reçu des lettres de recommandation pour le duc del Orr . . . qui l'avait parfaitement accueilli. Le duc veuf avait une fille charmante qui aimait la peinture, et dont Greuze devint bientôt le professeur. Au bout de quelques leçons, Greuze amoureux devinait l'amour de Lœtitia, c'était le nom de son élève ; mais effrayé de la distance que mettaient entre elle et lui la naissance et la fortune, il fuyait la tentation en ne retournant plus au Palais.

Enfoncé par la tristesse, poursuivi par les épigrammes de ses camarades de Rome, par les moqueries de Fragonard, qui ne l'appelait plus que 'le chérubin amoureux' (les cheveux blonds et frisés de Greuze prêtaient à la comparaison)." Greuze apprenait que la jeune princesse était malade sans qu'on pût savoir d'où son mal venait. Le voilà errant autour du Palais, demandant, cherchant des nouvelles, prêt à tout avouer à la malade. Au milieu de son trouble et de ses angoisses, un jour qu'il dessinait à Saint-Pierre, il est rencontré par le duc, qui l'emmène voir dans son Palais une acquisition récente, deux têtes du Titien: "Ma fille ajoutait le duc, se promet de les copier quand elle sera rétablie; j'espère que vous viendrez la voir travailler, elle le désire." Et comme le duc demande à Greuze une copie pour

l'envoyer de suite à un de ses parents, Greuze ne peut refuser; il retourne au palais et y travaille toute la journée. Chaque matin, il s'informe de la santé de Lœtitia; la nourrice, l'éternelle nourrice des *Novellírrí*, qui a déjà deviné le secret de Lœtitia, devine le secret de Greuze, et s'empresse de porter à la malade l'assurance de la passion du peintre, dont l'aveu, selon elle, n'est arrêté que par le respect et la crainte de déplaire. Là-dessus elle va chercher Greuze, qu'elle introduit secrètement dans la chambre de la princesse, malade, toute maigre, *mais ayant encore la belle tête de Cléopâtre*. Après un premier silence, la princesse, sur la sollicitation de la nourrice, avouait à Greuze qu'elle l'aimait. "Oui, reprenait-elle après un instant, Monsieur Greuze, je vous aime! Répondez-moi franchement, m'aimez-vous?"

Et comme Greuze demeurait muet de joie et de ravissement, la princesse se méprenant sur la cause de son silence, se cachait la tête dans ses mains et fondait en larmes. Alors Greuze se jetait à ses pieds et parlait avec des baisers, laissait déborder son cœur. “Je puis donc être heureuse !” s’écriait Lœtitia. Elle frappait ses jolies mains l’une contre l’autre. C’était une joie d’enfant. Elle courait et allait embrasser sa nourrice, elle se redisait son bonheur, comme au matin on se répète une pensée qui vous éveille en riant : “Ecoutez-moi tous deux, voilà mon projet : j’aime Greuze et je l’épouse.—Y songez-vous ma chère fille s’écriait la nourrice ; et votre père ? . . . —Mon père n’y consentira pas, vas-tu me dire, ma bonne ; il n’y consentira pas, je le sais ; il veut que j’épouse son éternel Casa . . .

le plus vieux, le plus vilain des hommes, ou le jeune comte Palmeri . . . que je ne connais ni ne veux connaître. Je suis riche du bien de ma mère, je puis en disposer, et je le donne à Greuze que j'épouse, qui m'emmène en France, où tu nous suivras." Et se grisant avec l'avenir, elle arrangeait et détaillait, avec une volubilité délicieuse, la vie qu'ils mèneraient ensemble à Paris, Greuze continuerait à travailler, il deviendrait un Titien, son maître favori ; son père, à la fin, serait fier de l'avoir pour gendre : "Ne voulez-vous pas ?" disait-elle naïvement à Greuze. Et le rêve recommençait plus fou, plus enivrant. Quand Greuze la revoyait, il avait fait des réflexions sérieuses. La princesse le plaisantait sur son air de réserve, de gravité, combattait ses raisons avec de la folie, de la tendresse, puis devenait furieuse, l'appelait perfide, lui

reprochait d'avoir feint de l'aimer pour mieux lui déchirer le cœur, pleurait, s'arrachait les cheveux. Greuze finissait par tomber à ses pieds et jurait de lui obéir aveuglément. Au sortir de l'entrevue, le sang-froid, la vue nette des choses lui revenaient. Il prévoyait le désespoir du père, sa malédiction, sa vengeance, tout le malheur qui retomberait sur leurs amours ; et, décidé à ne plus céder, à ne plus revoir Lœtitia, à ne plus laisser ses résolutions tourner au souffle de sa parole, il simulait une maladie qui bientôt devenait réelle ; elle le tenait trois mois au lit avec la fièvre et le délire.

“ Quand Greuze fut rétabli, la princesse était prête à se marier. Elle ne demandait qu'un mot du peintre, elle l'implorait de lui pour rompre son mariage ; ce mot, Greuze eut le courage de ne pas le dire ; mais,

pris d'une terrible jalousie pour le fiancé de la princesse, qui était jeune, beau, fait pour fixer une femme, le peintre s'enfuyait après un éternel adieu."

Quelques années après il reçut une lettre reconnaissante de la jeune femme, mariée et mère de famille, qui, dit-elle, lui doit son bonheur.

Un roman bien différent sera son amour pour sa femme.

L'homme du reste était d'un caractère difficile, d'une vanité exagérée qui lui attira beaucoup d'ennemis ; ainsi il arrivait à Paris, et Natoire lui conseillant quelques modifications à une de ses études : "Monsieur, lui répondit-il, vous seriez heureux si vous pouviez en faire une pareille." Plus tard, son amour de la louange tourna à la manie, il ne souffrait pas la moindre observation ; une de ses

grandes amies et protectrices, Mme Geoffrin, osa dire un jour qu'il y avait "une véritable fricassée d'enfants" dans *La Mère bien-aimée*; le propos lui fut rapporté, et se fâchant, il menaça: "De quoi s'avise-t-elle de parler d'un ouvrage de l'art? Qu'elle tremble que je l'immortalise. Je la peindrai en maîtresse d'école, le fouet à la main, et elle fera peur à tous les enfants présents et à naître."

Son infatuation ne connaissait pas de limites, lui faisait oublier toutes convenances; le Dauphin, très content de son portrait, lui demande de faire celui de la Dauphine; devant elle, le peintre répond qu'il ne saurait peindre pareille tête, faisant allusion aux poudres et fards que les femmes de ce temps se mettaient sur la figure.

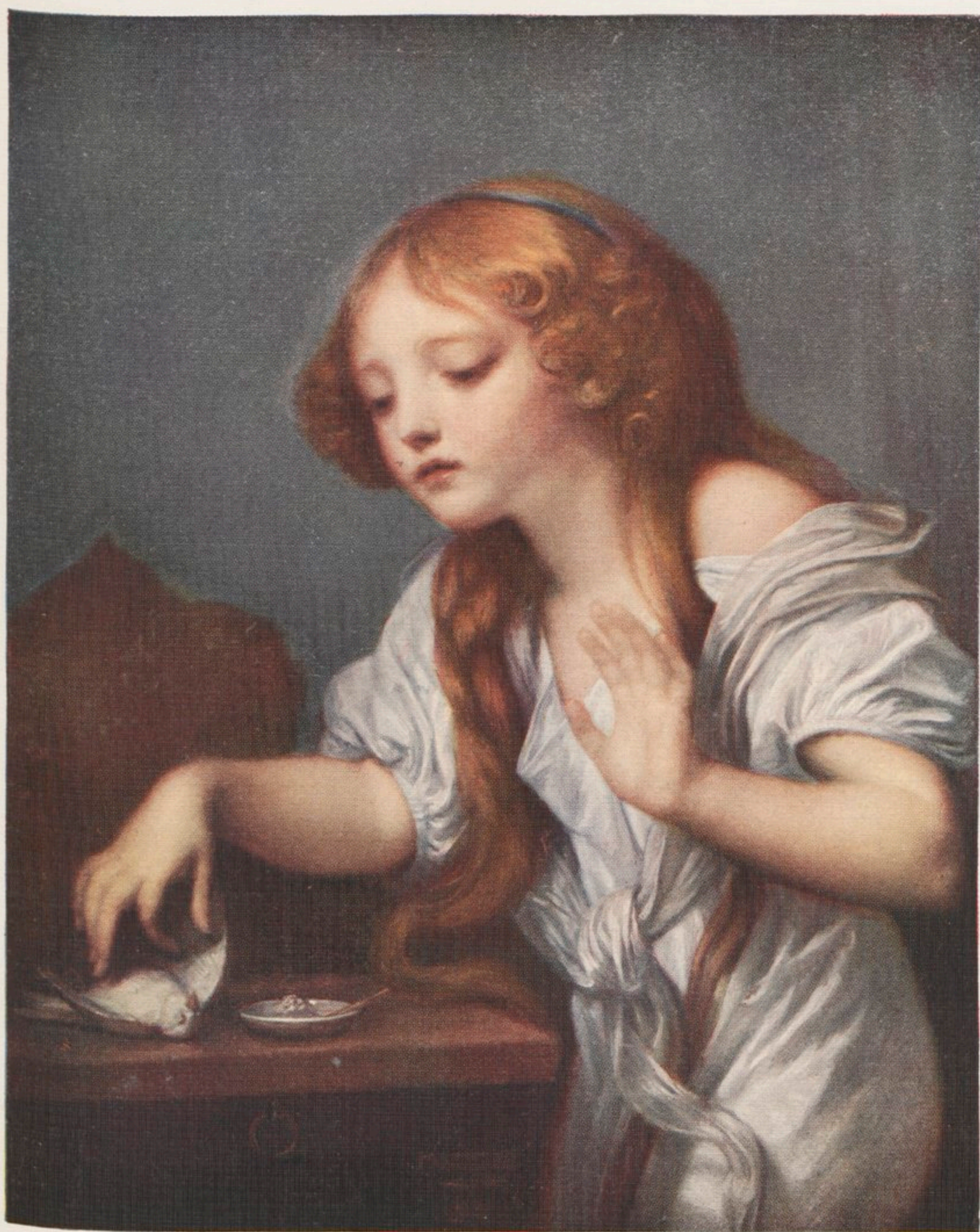
Sa querelle avec l'Académie est encore une conséquence de son déplorable

caractère ; les réglemens exigeaient que chaque membre reçu offrît, lors de son élection, une œuvre de sa composition ; Greuze la fit attendre quatorze ans et ne se décida que sur la menace qui lui était faite de lui retirer ses privilèges ; il s'exécuta donc, et persuadé que son talent lui permettait de traiter tous les genres, il choisit comme sujet l'épisode de *Septime Sévère reprochant à son fils Caracalla d'avoir attenté à sa vie dans les défilés d'Ecosse*, et lui disant : “ *Si tu désires ma mort, ordonne à Papinien de me la donner.* ” Le tableau est véritablement de qualité très inférieure ; l'Académie toutefois ne voulut pas le refuser, mais le Directeur, au lieu des éloges que Greuze attendait, lui tint ce discours : “ Monsieur, l'Académie vous reçoit comme peintre de genre en souvenir de vos anciennes productions, elle ferme les yeux sur celle-ci qui n'est digne ni

PLANCHE V.—L'OISEAU MORT

(Musée du Louvre)

Cette toile, léguée au Louvre par le Baron Arthur de Rothschild, est une des plus jolies œuvres de Greuze : les yeux baissés où sous les cils perlent des larmes, la bouche avec cette moue de chagrin, les gestes délicats des mains, les fossettes des bras, le laisser aller du vêtement.



d'elle ni de vous." Furieux, Greuze écrivit dans les gazettes pour démontrer que son tableau était un chef-d'œuvre ; voici la lettre qu'il envoya à *l'Avant-coureur* : "En continuant de rendre compte, dans votre dernière feuille, des tableaux exposés au Salon, vous avez commis à mon égard deux injustices, qu'en galant homme vous devez réparer dans la prochaine. D'abord, au lieu de me traiter comme les autres peintres, mes confrères, en payant à chacun d'eux, dans un petit nombre de lignes, le tribut de louanges qu'ils méritent, vous vous êtes étendu avec affectation sur mon tableau d'histoire, pour apprendre au public comment la Poussin, selon vous, aurait traité le même sujet. Je ne doute pas, monsieur, qu'il n'en eût fait un tableau sublime, mais à coup-sûr il s'y serait pris autrement que vous ne le

dites. Je vous supplie d'être persuadé que j'ai étudié, aussi bien que vous l'avez pu faire, les ouvrages de ce grand homme et que j'y ai surtout cherché l'art de mettre de l'expression dans les figures. Vous avez porté, il est vrai, vos vues plus loin, puisque vous avez remarqué qu'il mettait les agrafes du manteau du côté droit, tandis que j'ai mis celle de la robe de Caracalla du côté gauche : voilà une erreur bien grave, j'en conviens ; mais je ne me rends pas si aisément sur le caractère que vous prétendez qu'il aurait donné à l'empereur. Tout le monde sait que Sévère était le plus emporté, le plus violent des hommes ; et vous voudriez que lorsqu'il dit à son fils : " Si tu désires ma mort, ordonne à Papinien de me la donner avec cette épée," il eût dans mon tableau, comme l'aurait pu avoir Salomon en

pareille circonstance, un air calme et tranquille ? J'en fais juge tout homme sensé. Était-ce là l'expression qu'il fallait peindre sur la physionomie de ce redoutable empereur ?

“ Une autre injustice bien plus grande encore, c'est, après vous être étudié à deviner comment le Poussin aurait traité ce sujet, d'avoir voulu imaginer que j'eusse eu l'idée de peindre Géta, frère de Caracalla, dans le personnage que j'ai placé derrière Papinien. Premièrement, Géta n'était point présent à cette scène ; c'était Castor, chambellan, et le plus fidèle domestique de Sévère, suivant Moreri. Secondement, en supposant gratuitement, comme vous le faites, que j'ai eu le dessein de représenter Géta, vous auriez dû me reprocher de l'avoir peint trop vieux ; il était le cadet de Caracalla,

Troisièmement, j'aurais encore eu le tort de ne pas le peindre en habit de guerre. Voyez, monsieur, que d'absurdités vous me prêtez, pour avoir voulu exercer votre critique. Je vous crois trop honnête homme pour me refuser la satisfaction de rendre ma lettre publique dans votre feuille de lundi. Il doit m'être permis d'expliquer mon tableau tel que je l'ai conçu et de redresser l'interprétation que vous en avez donnée sans me consulter, sans consulter l'histoire.

“Aurez-vous envie de décourager un artiste qui sacrifie tout pour mériter les bontés dont le public l'a honoré jusqu'à présent? Pourquoi, dès mon premier essai, m'attaquer si ouvertement sur un genre nouveau, que je me flatte de perfectionner avec le temps? Pourquoi, m'opposer, seul entre tous mes confrères

au plus savant peintre de notre école ? Si vous l'avez fait pour me flatter, le tour n'est pas heureux, car j'en'ai vu dans tout cet article qu'un dessein marqué de me désobliger. Je ne reconnaitrai que vous n'avez pas eu cette intention, indigne de tout écrivain impartial, que quand vous aurez bien voulu imprimer ma lettre dans vos feuilles. Je suis, etc. . . ."

Son ami Diderot lui répondit cruellement : "La figure de Septime Sévère est d'un caractère ignoble ; elle est noire, basanée comme la peau d'un forçat ; il est mal dessiné, il a le poignet brisé, la distance du cou au sternum est exagérée ; Caracalla est encore plus laid que son père, sans souplesse, sans mouvement, en bois. Ceux qui forcent leur talent ne font rien avec grâce."

Greuze déclara alors qu'il n'enverrait jamais plus de tableau au Salon,

A côté du Louvre Musée il y a eu le Louvre logement, et il est curieux de se reporter à l'époque où des artistes privilégiés vivaient là en famille, en toute tranquillité ; c'est en mars 1769 que le roi concéda cette faveur (à vie !) à Jean-Baptiste Greuze.

Voici le brevet du don de logement.

“Aujourd'hui dix Mars 1769, le roi étant à Versailles désirant traiter favorablement le sieur Greuse, l'un des peintres de son Académie, Sa Majesté lui a accordé et fait don de son logement vacant aux galeries du Louvre par le décès du sieur La Roche, pour ledit sieur Greuse jouir dudit logement pendant sa vie tel qu'il se poursuit et comporte ; et ce conformément au plan déposé à la Direction générale des Bâtiments de Sa Majesté à condition toutes fois de l'occuper lui-même et de ne pouvoir le

PLANCHE VI.—LES DEUX SŒURS

(Musée du Louvre)

Léguée au Louvre par le Baron Arthur de Rothschild, cette œuvre vaut par la douceur harmonieuse du coloris, mais n'est pas exempte d'un certain maniérisme de décadence.



louer ou céder à personne sous quelque prétexte que ce soit. Mande et ordonne Sa Majesté au sieur Marquis de Marigny, etc."

Le peintre était alors dans toute la force de l'âge, bel homme, distingué, à la physionomie expressive ; on le voit ainsi dans un de ses portraits ; une tête énergique, des yeux brillants, le visage éclairé par une lueur qui aurait pu être celle du génie ; la courbe de la bouche indique une éloquence de parole sincère et animée, l'ensemble de la physionomie révèle une nerveuse irritabilité. Il affectionnait une certaine recherche de costume, avait des manières élégantes, aimait à faire voir son atelier, à montrer lui-même ses œuvres, à en vanter les qualités. Dans une lettre à un ami, Mme Roland raconte sa visite chez Greuze, au moment de *la Cruche cassée*.

du 19 Septembre 1777.

“ Je me suis rappelé avec attendrissement, jeudi dernier, le plaisir que nous goûtames ensemble, Sophie, en allant chez M. Greuze il y a deux ans : j’y fus pour la même cause qui nous y avait conduites alors. Le sujet de son tableau est la Malédiction paternelle. Je n’entreprendrai pas de t’en donner le détail : ce serait trop long. Je me contenterai seulement de remarquer que, malgré le nombre et la variété des passions exprimées par l’artiste avec force et vérité, l’ensemble de l’ouvrage ne produit pas l’impression touchante que nous ressentîmes toutes deux en considérant l’autre. La nature du sujet me semble donner la raison de cette différence. On peut reprocher à M. Greuze ce coloris un peu trop gris que je l’accusais de mettre à tous ses tableaux, si je n’avais vu ce

même jour un morceau d'un autre genre qu'il me montra avec une honnêteté toute particulière. C'est une petite fille naïve, fraîche, charmante, qui vient de casser sa cruche : elle la tient à son bras près de la fontaine où l'accident vient d'avoir lieu ; ses yeux ne sont pas trop ouverts, sa bouche est encore à demi béante ; elle cherche à se rendre compte du malheur et ne sait si elle est coupable. On ne peut rien voir de plus piquant et de plus joli : tout ce qu'on serait en droit de reprocher à M. Greuze c'est de ne pas avoir fait sa petite assez fâchée pour qu'à l'avenir elle n'ait plus la tentation de retourner à la fontaine. Je le lui ai dit : la plaisanterie nous a amusés.

“Il n'a point critiqué Rubens cette année : j'ai été plus satisfaite de sa personne. Il m'a raconté avec complaisance ce que

l'empereur lui avait dit d'obligeant: "Avez-vous été en Italie, Monsieur?" "Oui, monsieur le comte, j'y ai demeuré deux ans." "Vous n'y avez point trouvé ce genre, il vous appartient; vous êtes le poète de vos tableaux." Ce mot est d'une grande finesse, il a deux ententes; j'ai eu la méchanceté d'appuyer sur l'une, en reprenant avec un ton de compliment: "Il est vrai que si quelque chose peut ajouter à l'expression de vos tableaux, c'est la description que vous en faites." L'amour propre d'auteur m'a bien servi: M. Greuze m'a paru flatté. Je demeurai chez lui trois quarts d'heure; j'étais tout uniment avec Mignonne; il y avait médiocrement du monde, il était presque tout à moi."

Parmi les tableaux qu'il montra ainsi dans son atelier, sont la *Danaé* du Louvre et *L'Offrande à L'Amour* de la collection

Wallace, les deux meilleurs spécimens de ses compositions allégoriques, mais qui n'égale pas ses scènes familiales.

Parmi ces dernières, il faut citer *La Paix du ménage*, des jeunes époux, tendrement enlacés, et surveillant leur enfant endormi; *La Mère Cien-aimée*, dont la tête émerge d'une foule d'enfants grimpants après elle, d'où la réflexion peu appréciée de M^{me} Geoffrin; *Le Goûter*, une jeune mère faisant manger à la cuiller deux bébés tandis qu'un chat assis sur la table les contemple avec envie; *Le Silence*, où la maman défend à un garçonnet de souffler dans sa trompette pour ne pas troubler l'enfant qu'elle allaite, etc. . . . Il y a encore des épisodes ainsi de la vie familiale, intéressants par le décor exact, par l'entour de bibelots, triomphe de Chardin; *L'Enfant envoyé en nourrice* et *Le retour de nourrice* eurent un grand succès;

la première scène se passe dans la cour d'une petite ferme au toit de chaume, toute la famille groupée autour de la mule sur laquelle la nourrice emporte le bébé ; la composition est charmante, avec le père nourricier qui arrange la selle, la grand-mère faisant ses recommandations à la jeune nourrice, les deux petits enfants qui ont peur du chien, la mère donnant un dernier baiser au poupon dont elle voudrait bien ne pas se séparer. Le pendant, c'est le retour du petit bonhomme, bien portant, solide sur ses pieds, et essayant d'échapper à sa mère pour retourner vers sa nourrice.

Ces œuvres d'un réalisme touchant, d'une sentimentalité presque banale, étaient reproduites par la gravure et répandues partout, aussi bien en Allemagne qu'en France.

On s' imagine difficilement qu'à un tel

PLANCHE VII.—LA CRUCHE CASSÉE

(Musée du Louvre)

C'est le tableau légendaire dans l'œuvre de Greuze.



HEQUE
18

succès aient pu succéder dans l'existence du peintre des derniers jours lamentables.

Après cette visite de l'empereur Joseph II, dont parle M^{me} Roland, et qui lui rapporte une commande de 4,000 ducats et un titre de baron, le déclin commence, et ce sera la ruine, la misère, la mort.

Même aux heures les plus éclatantes de sa renommée, il y avait sous la surface brillante de sa vie une triste réalité qui lui rendait tout bonheur impossible, son existence était liée à la pire des femmes.

Mademoiselle Babuty était la fille d'un libraire du quai des Augustins; Greuze, étant entré pour acheter des livres, s'éprit d'elle; trente ans, très jolie, des yeux exquisement naïfs sous leurs longs cils, un petit nez, des lèvres humides, une santé délicate, de la coquetterie tempérée de sentimentalisme. Son portrait est dans

La Mère bien-aimée et dans *La Philosophie endormie* ; elle fut certainement le modèle idéal qui inspira les meilleures œuvres du peintre.

Séduit par sa beauté, il n'avait peut-être pas tout d'abord l'intention de l'épouser, mais, en femme pratique et intéressée, elle l'y contraignit, le menaçant de se tuer ; et l'aventure fut désastreuse pour le pauvre peintre.

Cette créature paresseuse, gourmande, frivole, dénuée de sens moral, ne songeait qu'à profiter, pour satisfaire ses caprices, de la situation qu'il avait et de l'argent qu'il gagnait. Elle ne fut même pas retenue par le sentiment maternel, elle s'empressa d'envoyer au loin, d'abord en nourrice, ensuite en pension, les deux fillettes qui étaient nées ; et alors la maison s'emplit de parasites, d'hommes de

mauvaises mœurs, avec lesquels elle dissipa toute la fortune du ménage; interrogée sur la disparition d'une somme de trente-six mille livres, elle raconta qu'elle l'avait placée sur un bateau, et que ce bateau avait été pris par les Anglais; où? et quand? elle eût été bien en peine de le dire.

Voici, avec leur orthographe excentrique, deux lettres de Mme Greuze, relativement au commerce de tableaux de son mari, adressées à M. Fontanel, libraire et garde des dessins de l'Académie, à Montpellier.

De Paris, 17 Octobre 1780.

“Vous pouvée, monsieur, céder la tête que vous avée de M. Greuze; il vous en envera une aussitôt votre lettre reçue à votre choix entre deux; et au même prix, l'une est d'un enfant de la grandeur de la vôtre, et la plus belle qu'il ait fait; l'autre

est d'une jeune fille ayant la gorge en partie découverte, elle semble écouté ; elle est de deux pouces plus haute et plus large que la vautre, et sera du même prix ; je vous prie de me marqué lorsque vous ferai réponse, par quelle voyture il faudra remettre la quaisse, et votre adresse bien détaillée ; pour que vous n'essuiée point de retare, M Greuze vous fait ses compliments.

“J'ai l'honneur d'être très parfaitement, monsieur, votre très-humble servante,

“ B. Greuze.

“Rue Notre-Dame des Victoires n^o 12.”

De Paris, ce 6 Janvier 1781.

“ M Greuze, monsieur, se fera un véritable plaisir de vous donner la préférence sur toute autre personne ; il remplira exactement toutes les conditions que vous exigée.

“Mais il faut me faire réponse, aussitôt ma lettre reçue, pour surté de nos engagements ; le tableau est de deux cents l louis ; et la bordure de noirs ; M. Greuze vous prie de n'avoir aucune inquiétudes sur la tête de l'enfant qu'il vous a envoyés, le bois est très solide ; il est impossible qu'il ce fende ; ils vous prie insie que moi de vouloire bien être persuadé des sentiments avec les quelles j'ai l'honneur d'être monsieur,

“Votre très humble servante, B. Greuze.”

“Je vous prie de ne point oubliée de danté votre lettre.”

De cette tranquillité indispensable à l'artiste pour son travail, Greuze ne connut jamais les avantages ; son intérieur était sans cesse troublé par des querelles, par des discussions, par des scènes violentes ; cependant, il voyait encore en cette mégère

la jeune femme qu'il avait aimée et la mère de ses deux enfants, et il supporta tout jusqu'au jour où, des dessins satiriques ayant paru contre lui qui le représentaient comme un mari malheureux il demanda la séparation, en 1785.

Le peintre qui, avec ses tableaux très-nombreux, et avec les gravures de ses tableaux, avait gagné des sommes considérables, était ruiné quand les premiers jours de la Révolution arrivèrent ; les banques se fermaient ; la pension annuelle de 1,537 livres dix sols garantie par le roi "pour trente sept ans de travaux dans un art qu'il avait exercé avec succès" * avait disparu avec la Monarchie ; et une nouvelle

* En voici le libellé exact :

Récompense nationale en faveur de Jean-Baptiste Greuze.

Louis, par la grâce de Dieu et par la loi constitutionnelle de l'Etat, roi des Français, à tous présents et à venir, salut.

Vu par nous le décret de l'académic nationale en date du 9 Juin 1792, sanctionné par nous le 28 dudit mois, par lequel il est accordé

PLANCHE VIII.—LA LAITIÈRE

D'une grâce charmante, d'une coquetterie penchée, les chairs roses dans l'harmonie des blancheurs, c'est une des œuvres les plus caractéristiques de la manière du peintre.



orientation de l'art commençait avec David, modifiait tellement le goût de public que l'on dédaigna au Salon de l'an VIII les dix-sept tableaux envoyés par Greuze.

Il essaya vainement des concessions au nouvel ordre des choses avec son *Ariane et Naxos*, il écrivit çà et là pour invoquer le but moral de son œuvre, la critique lui était hostile : "Greuze est un vieil homme

à Jean-Baptiste Greuze né et baptisé le 21 août 1725, paroisse de Saint André de Tournus, district de Chalon-sur-Saône, département de Saône et Loire, une pension annuelle et viagère de 1537 livres dix sols, payable sur le Trésor public, pour récompense de ses talents en peinture, agréé à l'Assemblée en 1755, au moins 37 ans de travaux dans un art qu'il a exercé avec succès afin de faire jouir edit Greuze du bénéfice de la loi susdite du 24 Juin 1792 sa vie durant, nous lui avons fait délivrer le présent brevet, et mandons en conséquence aux commissaires de la Trésorerie nationale de payer annuellement audit Greuze la somme de 1537 livres 10 sols en 2 termes égaux, de 6 mois en 6 mois, dont le premier terme à compter du 1^{er} Janvier 1790, est échu le 1^{er} juillet suivant, le 2^e est échu le 1^{er} Janvier 1791, le 3^e est échu le 1^{er} juillet suivant, et les autres continueront à échoir ainsi de 6 mois en 6 mois, sur quittance par-devant notaire, et à la présentation du présent brevet, dont un double sera déposé au Trésor public.

Fait à Paris, le 16 juillet, l'an 1792 de notre règne.

Signé : LOUIS.

Plus bas : Truffier.

inspiré par Boucher et qui le suit. Sa couleur est fausse, son dessin mauvais." Cette appréciation injuste fit qu'il vendait 175 livres une toile qui précédemment en eût valu plusieurs milliers, et qu'il ne pouvait même plus remplacer sa garde-robe ; des lettres de lui, à ce moment, sont attristantes, comme cette supplique au ministre de l'intérieur :

"Le tableau que je fais pour le gouvernement est à moitié fini. La situation dans laquelle je me trouve me force de vous prier de donner des ordres pour je touche encore un à-compte pour que je puisse le terminer. J'ai eu l'honneur de vous faire part de tous mes malheurs, j'ai tout perdu, hors le talent et le courage. J'ai soixante quinze ans, pas un seul ouvrage de commande ; de ma vie je n'ai eu un moment aussi pénible à passer.

Vous avez le cœur bon, je me flatte que vous aurez égard à mes peines le plus tôt possible car il y a urgence. Salut et respect.

“Greuze.

“Ce 28 Pluviose an IX

“Greuze, Rue des Orties, galerie du Louvre n^o 11.”

Il avait encore son orgueil qui survivait à la misère et aux privations, et, couché sur son lit, il demandait ironiquement, songeant à ses triomphes passés ; “Qui est roi aujourd’hui ?” Ses dernières paroles sont cependant mélancoliques, adressées à son ami Barthélemy : “Je suis prêt pour le voyage. J’espère que vous viendrez à mon enterrement. Vous y serez tout seul comme le chien du pauvre homme.”

Il mourut le 30 ventose an XIII jeudi 21 mars 1805.

Une anecdote de la fin de sa vie est curieuse ; le XVIII^{ème} siècle était terminé,

la Révolution avait balayé dans un flot de sang toutes ces fanfreluches, on avait promené au bout d'une pique la jolie tête de la princesse de Lamballe ; Versailles était dévasté, l'orage avait emporté la bergère de Trianon et ses blancs moutons.

Le temps n'était plus à la galanterie, aux embarquements pour Cythère, à la Comédie Italienne ; tous ou presque tous les peintres de cette époque étaient morts, Greuze subsistait, vieillard miséreux, aigri, traînant lamentablement la fin d'une existence qui avait été brillante et heureuse ; de la pitié s'émut pour lui, des démarches furent faites, on lui obtint la commande d'un portrait du Premier Consul.

Un autre peintre, âgé de vingt-deux ans seulement, avait sollicité la même faveur, celui-ci s'appelait Ingres.

Le futur Empereur n'avait ni le temps

ni la patience de poser, il donna l'ordre que les deux postulants se tinssent dans une galerie de Saint-Cloud qu'il devait traverser; ils pourraient ainsi avoir de lui une vision rapide, retenir une impression qui leur servirait pour leur travail.

Parmi les courtisans, les officiers, *les clients* selon l'expression latine, les peintres sont là, attendant, anxieux.

Leur modèle arrive, passe, s'approche, est étonné du regard fouilleur et attentif d'Ingres: "Il est bien jeune!" dit-il; et voyant le pauvre Greuze en costume démodé de l'ancien régime: "Il est bien vieux, celui-là!"

Le portrait par Ingres est à Liège, celui par Greuze est à Versailles.

Dans ce portrait de Bonaparte par les deux peintres, on sent bien, pour Ingres, qu'il ne possède pas encore la plénitude

de son art ; mais il y aurait injustice à prétendre que la vieillesse se manifeste dans l'œuvre de Greuze. Le dessin manque de vigueur, à coup sûr, mais la grâce coutumière de Greuze subsiste dans la composition et le détail et le coloris en est d'une fraîcheur qui rappelle la *Cruche Cassée*.

" Il est bien vieux " le mot est méprisant, il était injuste, et on ne peut le répéter aujourd'hui.

Nous n'avons peut-être plus le même enthousiasme que Diderot pour ces scènes familiales, dont la réputation est légendaire, qui ont été vulgarisées par la gravure, et qui feraient de jolis tableaux vivants sur un théâtre de visions d'art ; ces romances chantonnées par un soi-disant moraliste, nous semblent appartenir à un répertoire démodé ; l'anecdote, même attendrissante,

n'apparaît pas à notre esprit moderne le but de l'art, mais nous admirons en Greuze le peintre des enfants, des têtes de jeunes filles, le coloriste charmant de l'innocence, de la pudeur ; nul comme lui n'a su rendre l'incarnat de la chair, la tendresse des regards, le frémissement et la volupté des lèvres, son pinceau a des délicatesses inimitables, sa palette des tons de fleurs, et par certaines de ses œuvres, telle la *Bacchante*, il est bien de ce dix-huitième siècle qui est la belle époque d'art de la France, "le grand siècle" ainsi que l'appelle Michelet.

